

WALLACE THURMAN

LES ENFANTS DU PRINTEMPS

TRADUCTION DE DANIEL GRENIER

ROMAN



MÉMOIRE
D'ENCRER



Wallace Thurman

LES ENFANTS DU PRINTEMPS

Traduit de l'anglais par Daniel Grenier

MÉMOIRE D'ENCRIER

NOTE DU TRADUCTEUR

Wallace Thurman (1902-1934), romancier, dramaturge, journaliste, éditeur, a participé de très près à l'ascension et à la chute de ce qu'on a appelé la « Renaissance de Harlem ». Il est une figure importante mais méconnue d'un mouvement littéraire qui l'est de moins en moins. On lui doit trois romans, quelques nouvelles, des pièces de théâtre à succès, ainsi que des dizaines d'articles et d'essais parus dans les journaux et magazines de l'époque, comme *The Crisis* ou *The Messenger*.

Les enfants du printemps, le roman que les lecteurs et lectrices s'appêtent à lire, a été composé quelques années avant sa mort prématurée, à 32 ans. Thurman souffrait déjà de la cirrhose du foie qui allait le tuer et il ne se faisait plus aucune illusion quant à la reconnaissance des droits civiques et artistiques des Noirs américains. Cette désillusion est palpable d'un bout à l'autre du roman.

Il s'agit d'une œuvre à la fois puissante et effarouchée, pleine de bruit et de fureur, débordante d'un mélange d'enthousiasme et de cynisme qui ravage tout sur son passage. Réquisitoire en bonne et due forme sur un moment historique et social particulier, où Harlem et les artistes afro-américains ont été à la mode autant chez les intellectuels iconoclastes que chez les bien-pensants, *Les enfants du printemps* se lisait

et se lit encore aujourd'hui comme on prend une douche froide: pour dégriser. Rien ni personne n'y est épargné, alors que Thurman tire à boulets rouges sur ses compatriotes écrivains, sur les radicaux blancs profiteurs, sur l'intelligentsia noire, sur les classes moyennes, sur les lèche-botte et les lèche-cul.

Il n'est pas étonnant que les générations suivantes de romanciers et de critiques afro-américains aient eu du mal à lui pardonner son nihilisme et son attitude individualiste qui semblaient faire fi des luttes sociales. Thurman est rapidement tombé dans l'oubli, avant de faire l'objet d'une redécouverte tardive par l'entremise des travaux de spécialistes de la littérature noire tels que Nathan Irvin Huggins et Henry Louis Gates Jr.

Quelques précisions s'imposent d'entrée de jeu sur la traduction. D'abord, le texte présenté ici s'appuie sur l'édition originale de 1932, publiée à New York par The Macaulay Company et reproduite à l'identique dans l'édition de Dover Publication en 2013. *Les enfants du printemps* est une œuvre qui appartient depuis déjà plusieurs décennies au domaine public.

Ensuite, contrairement à une certaine tradition française, j'ai fait le choix éditorial de traduire systématiquement le terme « Negro » par « Noir » ou « Homme noir », autant dans sa forme substantivée qu'adjectivale. Par exemple, une phrase comme « The young Negro artist » ne sera pas rendue par « Le jeune artiste nègre », mais plutôt par « Le jeune artiste noir ».

Cette traduction a été réalisée dans le cadre d'un projet de recherche postdoctoral sur les représentations de l'écrivain afro-américain dans les œuvres de fiction de la Renaissance de Harlem, financé par le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FRQSC).

Je tiens à remercier chaleureusement l'équipe de chez Mémoire d'encrier ainsi que mon superviseur à l'Université Laval, le professeur Jean-Philippe Marcoux, pour leur soutien indéfectible.

Daniel Grenier

*Le ver ronge les enfants du printemps,
Trop souvent même avant que leurs boutons soient épanouis,
Et c'est au matin de la jeunesse, sous ses limpides rosées
Que les souffles contagieux ont plus de menaces.*

Shakespeare, *Hamlet*

*Les personnes qui m'intéressent le plus
sont celles qui ne sont pas tout à fait complètes,
celles qui ne sont pas très sages, qui sont
un peu folles, « possédées ».
L'être légèrement possédé ne m'apparaît pas
seulement plus sympathique;
il m'apparaît également plus plausible,
plus en harmonie avec le rythme naturel de la vie.
Il est une sorte de phénomène pas encore compris, fantastique,
et c'est ce qui le rend si profondément fascinant.*

Maxime Gorki

I

Raymond ouvrit la porte avec aplomb, appuya sur l'interrupteur électrique et précéda ses deux invités dans la pièce faiblement éclairée.

— On y est, messieurs.

— Pas mal, pas mal, dit Stephen.

— Tu l'as dit, approuva Raymond. Je suis fou de mon studio. Samuel aime pas ça, par contre. Il trouve ça décadent.

— J'ai simplement désapprouvé le choix de certaines décorations, Ray.

— En l'occurrence, les rideaux rouge et noir, les draps rouge et noir, les fauteuils en osier écarlate, les tapis crochetés délirants et les dessins érotiques de Paul. Tu vois, Steve, Sam trouve tout ça trop flamboyant et vulgaire. Il arrive pas à oublier qu'il est blanc et que je suis noir et que, selon tous les manuels de sociologie, mes goûts penchent naturellement du côté du grossier et du vulgaire. Je devrais pas me laisser tenter par les couleurs criardes. C'est comme si ça confessait l'infériorité de mon héritage racial. Pas vrai, Sam ?

— Tout ça, c'est du grec pour moi de toute façon, murmura Stephen. J'aime la pièce, ici... Et ces images sont plutôt incroyables. Qui les a faites ?

— La personne la plus insupportable du monde, répondit Samuel.

— Tu te trompes encore, dit Raymond. Paul est une des personnes les plus merveilleuses du monde. J'espère juste qu'il va se pointer avant que tu partes, Steve. Tu vas l'apprécier, j'en suis sûr.

— En tout cas, il maîtrise bien ses couleurs.

— Mais ses dessins sont obscènes, protesta Samuel. Rien d'autre que des phallus hautement colorés.

Raymond haussa les épaules.

— À ton tour de le convaincre, Steve. Je me suis acharné à essayer de lui ouvrir les yeux. Tout ce que Sam comprend pas, il le qualifie de dépravé et de dégénéré. En tant que vieil ami, peut-être que tu pourrais te charger de poursuivre son éducation là où j'ai abandonné. Pour l'instant, moi je vais me faire un cocktail. Est-ce que j'en fais trois ?

Raymond se dirigea vers la petite annexe en alcôve de son studio et prépara les trois verres. De retour dans la pièce, il constata que Stephen Jorgensen était en train de scruter les multiples dessins accrochés aux murs, pendant que Samuel se tenait debout devant le faux foyer, patient, mais irrité par l'intérêt que son ami démontrait envers ce qu'il considérait comme des bêtises obscènes.

— J'ai fait le tien pas trop fort, Sam.

— Tu l'as éduqué sur ce point-là, au moins, dit Stephen. Quand je l'ai connu, à l'Université de Toronto, il buvait même pas de bière.

— Je suis content de pas l'avoir rencontré dans ce temps-là. Il est déjà assez difficile comme ça.

Raymond envoya un sourire malicieux à Samuel, puis leva son verre.

— On boit à ta première visite à Harlem, Stephen Jorgensen, à ta première visite à New York, et à ton premier voyage dans nos États-Unis. *Prosit.*

Raymond et Stephen avalèrent leur verre d'un trait. Samuel trempa les lèvres dans le liquide puis, avec une grimace de dégoût, déposa son verre sur le manteau du foyer.

— C'est drôle, pensa Raymond tout haut, comment les choses arrivent. Il y a trois heures, on était des étrangers. Il y a vingt-quatre heures, j'étais même pas au courant de ton existence. Et maintenant, Steve, j'ai l'impression qu'on se connaît depuis toujours. C'est bizarre, aussi, parce qu'on s'est rencontrés dans des circonstances tellement mal foutues. Premièrement, c'est Samuel qui nous a présentés et j'aime pas les amis de Samuel. Il connaît les pires crétins du monde... des travailleurs sociaux, d'anciens prédicateurs aux tendances socialistes, des missionnaires à l'étranger, des radicaux castrés, des bonnes femmes poètes qui gueulent leurs vers libres n'importe où, des secrétaires du Y.M.C.A. et plein d'autres imbéciles du genre. Ils sont tous tellement sirupeux et bienveillants. Ils parlent juste des services qu'ils rendent à l'humanité, en refusant de s'avouer que le plus grand service qu'ils pourraient rendre à l'humanité, ça serait de s'auto-extermier. Et tu peux même pas imaginer à quel point ils sont sympathiques à ma cause, moi le pauvre Noir ignorant. Par conséquent, en me présentant au souper ce soir, j'étais prêt à m'ennuyer et à passer la soirée dans l'inconfort. Sam m'avait rien dit, à part qu'il avait invité un ami étranger à qui il voulait me présenter. Et oui en effet, t'étais un étranger, étranger à tout ce qui nous est familier, à Samuel et à moi.

— T'étais un étranger pour moi aussi, dit Stephen.

— Je sais, répondit Raymond. Et t'imagines bien ma surprise quand je me suis aperçu que c'était toi qui étais mal à l'aise. Ça m'a plutôt étonné de trouver quelqu'un qui était en train d'usurper ma posture habituelle des soupers chez Samuel. Je savais pas – je le sais pas plus maintenant, en fait – ce que notre hôte t'avait dit à propos de moi. Et bien sûr, j'avais aucune idée de ton opinion ou de tes sentiments à propos des Noirs. J'ai eu l'impression, pourtant, que t'anticipais une sorte d'attaque cannibale. Pour vrai. Sur ton visage, quand t'es entré

dans le café, il y avait cette expression qui disait clairement : j'espère que ces Noirs vont être rassasiés par leur souper. Sinon ils pourraient bien me sauter dessus.

— Ray! s'exclama Samuel.

On sentait une pointe de reproche dans sa voix, mais avant qu'il puisse continuer, Stephen répliqua :

— Bon Dieu, t'as raison. J'avais peur. Après tout, j'avais jamais vu de Noirs avant ça dans ma vie, enfin, pas plus que deux ou trois, et ceux que j'ai vus sont passés à côté de moi comme des ombres floues, immatérielles. New York en soi était déjà toute une épreuve, mais quand je suis sorti du métro à la 135^e Rue, j'ai été sérieusement pris de panique. C'est l'expérience la plus étrange que j'ai jamais vécue. Je me suis senti comme un extraterrestre, dégoutant, trop visible, honteux. Je voulais camoufler ma peau blanche et me cacher sous une couche de couleur protectrice. Même si, en fait, j'imagine que personne ne me portait la moindre attention, j'avais l'impression que tout le monde me jugeait, me fixait avec hostilité. C'était effrayant. Les visages foncés, bizarres, les yeux suspicieux, le courant souterrain d'antagonisme racial que je sentais tourbillonner autour de moi, les rues misérables, barricadées d'un côté et de l'autre par des taudis, et finalement cette salle à manger déprimante où Samuel et moi on était les deux seuls Blancs. J'étais prêt à décamper.

— Tu vois, Sam, dit Raymond, à quel point t'es cruel sans le vouloir. Parmi tous les endroits où t'aurais pu emmener un innocent étranger à l'instant où il met le pied en Amérique. Harlem me terrifie moi-même, et ça fait assez longtemps que je suis ici pour m'être habitué, sans parler de mes affinités naturelles pour le quartier.

— Je pense que Steve exagère.

— J'exagère, ta mère! Si ça se trouve, c'est plutôt d'euphémisme dont je suis coupable.

— C'est clair, dit Raymond. T'aurais aimé ajouter peut-être une dizaine de trucs de plus à propos de tes impressions, mais tu te retiens par crainte de me blesser. Aie pas peur,

pour l'amour de Dieu. Je suis pas le moins du monde embarrassé au sujet de ma race. Et je préfère toujours la franchise brutale à la douce dérobade.

Les yeux bleus et pénétrants de Stephen étaient de nouveau posés sur l'homme noir, court et mince assis en face de lui, de nouveau concentrés sur sa peau sombre et lisse à laquelle les ampoules ambrées donnaient des teintes de rouge, et particulièrement fascinés par ses traits physiologiques. Ils n'étaient, pensait Stephen, ni nordiques ni africains, se trouvant plutôt quelque part entre les deux ; ils avaient conservé les fines lignes des premiers et la chaleureuse vigueur des seconds, échappant par le fait même à la rigidité nordique aussi bien qu'à la rudesse africaine. Ses yeux étaient tout aussi intéressants. Au repos, ils semblaient recouverts d'une sorte de voile terreux qui leur donnait un aspect terne et sans vie. Mais Stephen avait remarqué que lorsque Raymond s'animait, ses yeux se débarrassaient de ce voile et devenaient grand ouverts, brillants et ardents.

Samuel interrompit la rêverie de Stephen.

— Je pense qu'il est temps qu'on aille au centre-ville, Steve.

— Pourquoi ? Est-ce qu'on a autre chose à faire ? C'est tellement plaisant ici, je veux pas m'en aller.

— Reste, dans ce cas, lui dit Raymond. Sam a peur que je te contamine si tu restes dans les parages trop longtemps.

— Sois pas ridicule, Ray.

— Dites-moi vous deux, demanda Stephen. Est-ce que vous vous entendez toujours aussi bien ?

— Hum hum, répondit Raymond. On s'aime vraiment beaucoup, par contre. Autrement, je serais jamais capable d'endurer le puritanisme de Samuel et son abnégation, et je suis certain qu'il finirait par se fatiguer de mon harcèlement continu. On est jamais d'accord sur rien. Et pourtant, il y a des moments où on trouve un grand plaisir à être ensemble. J'ai besoin de l'influence stable de Sam et il retire de l'énergie de ce qu'il appelle mon animalité.

Il envoya un sourire affectueux à Samuel qui, déconcerté, piétina nerveusement, pour ensuite se retourner vers

le manteau du foyer, où traînait le verre qu'il avait oublié. L'apercevant, Samuel le reprit dans sa main.

— T'es encore en train de siroter celui-là? demanda Raymond. Je suis prêt pour un deuxième. Qu'est-ce que t'en penses, Steve?

— Je pourrais pas dire que je raffole du goût de ton gin, mais j'imagine que l'effet est souhaitable.

— Très souhaitable. Il va falloir que tu t'habitues au gin de Harlem. C'est une denrée précieuse et omniprésente. Je pourrais pas faire sans.

Raymond se déplaça encore une fois vers l'alcôve pour remplir les verres vides, alors que dans sa tête il énumérait les différences entre les deux Nordiques qui étaient ses invités. Stephen était grand et avait les attributs d'un Viking. Ses cheveux et ses yeux témoignaient de son héritage scandinave, tout comme son teint. Samuel était petit, pâle et anémique. Ses cheveux étaient blonds et ses yeux bleus, mais ni le blond ni le bleu n'étaient aussi nets ou affirmatifs que chez Stephen. Les ancêtres de Samuel avaient baigné dans le métissage américain et, en conséquence, le dernier représentant de la lignée n'avait qu'une trace de ressemblance avec ses ancêtres.

— Parle-moi un peu plus de celui qui a fait les dessins, dit Stephen alors que Raymond revenait dans la pièce en lui tendant son verre rempli de gin et de soda au gingembre.

— Pas possible, répondit Raymond. Paul est le genre de personne qu'il faut voir pour l'apprécier à sa juste valeur. Tu croirais pas ce que je te raconterais. Ça serait le temps qu'il arrive, d'ailleurs. Il savait que je sortais pour souper, ce soir. C'est pour ça qu'il est pas là en ce moment.

— Réponds à ça, dans ce cas, dit Stephen. Est-ce que toutes ces affreuses maisons de Harlem sont aussi belles à l'intérieur que celle-ci?

— Jamais dans cent ans. La plupart sont encore pires en dedans qu'en dehors. Tu devrais voir le genre de taudis où j'ai été obligé de vivre. En fait, c'est que ma propriétaire actuelle est une visionnaire en plus d'être une femme d'affaires.

Elle a des rêves, dont celui d'être un jour une auteure de best-sellers. C'est une des raisons qui expliquent l'existence de cette maison. Elle connaît bien les difficultés que les artistes et les intellectuels de Harlem rencontrent pour trouver des appartements abordables, alors elle s'est dit qu'en louant l'immeuble à des artistes noirs, elle ferait de l'argent, gagnerait du prestige en tant que mécène, et profiterait artistiquement de ce genre de contact.

— Et la maison est habitée entièrement par ces... euh... ces esprits créatifs?

— Pas encore. Mais il y a de l'espoir. Le dernier étage est toujours entre les mains des philistins. Une des femmes qui vit là-haut prétend qu'elle est une actrice, mais on a des doutes, et aucun de ses deux enfants n'est talentueux. L'autre locataire de l'étage du haut est une femme mystérieuse, un peu sorcière, qui était déjà ici quand Euphoria a pris possession de l'immeuble, et qui a refusé de partir. Pelham, Eustace, Paul et moi, on forme le contingent artistique. Attends de rencontrer les autres. Toute une bande, je te dis.

Dix minutes plus tard, Paul et Eustace faisaient irruption dans la pièce.

— Eh Bon Dieu, dit Paul, un autre Nordique. Est-ce qu'il est pas beau, Eustace?

— Arrête un peu, Paul. Laisse-moi te présenter Stephen Jorgensen. Il vient d'arriver aux États-Unis, aujourd'hui même, et c'est évidemment sa première visite à Harlem. Fais-lui pas peur. Steve, voici Paul. C'est lui qui est responsable de tous ces abominables dessins. Et voici Eustace Savoy, acteur, chanteur et tout ce que tu veux. Il possède un antre de l'iniquité à la cave et il est aussi reconnu pour ses contrepèteries.

— Claisir de faire ta ponnaissance, dit Eustace, confirmant sa réputation.

— Quelqu'un t'a déjà séduit? voulut savoir Paul. Rougis pas. C'est juste que t'as l'air si pur et immaculé qu'il fallait que je te le demande.

Stephen lança un regard interrogateur à Raymond.

— Fais pas attention à Paul. Il est inoffensif.

— J'aime tes dessins, dit Stephen.

— Tu fais bien, répliqua Paul. Tout le monde devrait les aimer. Ils sont l'œuvre d'un génie.

— Toujours aussi dégoûtant, Paul.

— Je sais, Sam, mais c'est là que réside mon charme. En passant, comment t'en es arrivé à connaître un homme aussi beau... Tu sais, Steve, ajouta-t-il brusquement, tu devrais soulever ces mèches-là dans tes cheveux et les faire sécher au vent. Les cheveux, pas les mèches. En les écrasant comme ça, tu détruis leurs reflets dorés.

— Oh, je... commença Stephen.

— C'est correct. Je demande jamais d'argent pour mes conseils d'expert. Où est le gin, Ray?

— Dans l'alcôve, évidemment.

— Mais tu devrais pas bacher la coisson, dit Eustace.

— T'es vraiment pas drôle, grommela Samuel.

— Je suis désolé, Sam. Attends que j'aie bu quelques verres. Je vais friller de tous mes beaux.

Paul et lui se dirigèrent vers l'alcôve.

Paul était très grand. Son visage avait la couleur d'un pistil de safran blanchi. Ses cheveux étaient rêches et indomptables. Il avait l'habitude de ne pas porter de cravate parce qu'il savait que son cou était bien trop élégant pour être dissimulé à la vue de tous. Il ne portait pas de bas non plus, ni de sous-vêtements, et les quelques vêtements qu'il daignait enfiler étaient miteux et froissés.

Eustace était un ténor. Il était également un gentleman. Le mot *élégant* le décrivait parfaitement. Chacun de ses mouvements était aussi fleuri que gracieux. Il devait son maintien et ses belles manières à son admiration des artistes de matinées du milieu de la période victorienne. Personne ne connaissait son âge exact. Son visage était ridé et tiré. Une maladie non identifiée l'avait rendu chauve sur le côté droit de la tête. Afin de cacher cette bévue de la nature, il laissait pousser ses cheveux du côté gauche et les peignait en se les envoyant

par-dessus la tête. L'effet était à la fois réussi et bizarre. Eustace cultivait également une passion pour le bric-à-brac inusité, les gravures brumeuses, les antiquités argentées, le caviar et les bijoux rococo. Et sa possession la plus précieuse était un anneau d'onyx, de la taille d'un œuf de rouge-gorge, qu'il portait à l'index de la main droite.

Stephen était franchement déconcerté par les deux êtres étranges qui venaient de devenir le centre de l'attention dans la pièce. Aucun doute, comme l'avait prétendu Raymond, cette maison abritait toute une bande d'individus hors norme.

— J'espère que vous avez pas siphonné toute la bouteille, dit Raymond alors que Paul et Eustace trottaient joyeusement en revenant dans la pièce principale, tout en faisant attention à ne pas renverser leurs verres débordants.

— Mais on était sûrs que le reste était pour nous, dit Paul.

— Gros porcs.

— Tu nous arrives d'où comme ça, Steve? demanda Paul.

— De Copenhague, au Danemark.

— Oh, c'est là-bas qu'ils font le tabac à priser.

— Le tabac à quoi?

— On s'en va quand tu veux, Steve.

Samuel s'ennuyait et arrivait mal à dissimuler son agacement.

— Mais tu peux pas nous l'enlever si tôt. J'ai même pas eu la chance de lui parler encore, protesta Paul. Il faut que je lui parle de mes dessins. Il a l'air d'avoir assez de jugeote pour les apprécier.

— Il est fatigué, Paul, et si tu te mets à parler, on rentrera pas à la maison avant demain.

— Mais j'ai pas envie de rentrer tout de suite, Sam.

— Tu vois? s'exclama Paul, triomphant. Je savais qu'il avait de la jugeote. Parle-moi un peu de toi, Steve.

Paul s'accroupit sur le plancher, en face de la chaise de Stephen.

— Pas grand-chose à dire. Je suis né au Canada. Mon père était norvégien, ma mère danoise. J'ai étudié à l'Université

de Toronto, c'est là que j'ai rencontré Sam et que j'ai commencé à m'identifier autant que possible à la culture américaine. Mes parents ont déménagé à Copenhague. J'ai passé l'été avec eux et maintenant je suis ici pour faire un doctorat à Columbia.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais pas quoi faire d'autre. Si j'arrête d'aller à l'école, il va falloir que je trouve un boulot et l'unique travail que je peux faire, c'est enseigner. J'ai pas envie de faire ça, donc, tant et aussi longtemps que mon père va payer les factures, je vais rester à l'école.

— Tu vois, s'exclama Paul. Il est comme nous.

— J'espère que non, dit Samuel, en retenant un bâillement.

— Maintenant, parle-moi de tes dessins, Paul.

— Facile. Je suis un génie. J'ai jamais suivi aucun cours de dessin de toute ma vie et j'ai pas l'intention d'en suivre. Je crois qu'Oscar Wilde est la personne la plus admirable qui ait jamais existé. Le héros de Huysmans, Des Esseintes, est le plus grand personnage de l'histoire de la littérature et Baudelaire est le plus grand de tous les poètes. J'aime aussi Blake, Dowson, Verlaine, Rimbaud, Poe et Whitman. Et bien sûr Whistler, Gaughin, Picasso et Zuloaga.

— Mais ça m'en dit pas plus sur tes dessins.

— À moins que tu sois plus stupide que je pensais, je t'ai dit tout ce que t'avais besoin de savoir.

Quelqu'un frappa timidement à la porte.

— Entrez, cria Raymond.

Pelham s'infiltra dans la pièce. Il était petit, gras et noir, et portait un tablier vert et un béret à peine plus foncé que son visage.

— Bonsoir tout le monde. Sa voix était timorée, navrée. Je savais pas que t'avais des invités.

— Pas de souci, le rassura Raymond. M. Jorgensen, voici Pelham Gaylord. C'est un artiste lui aussi.

— Enchanté, dit Stephen en tendant la main.

Avec entrain, Pelham la prit dans la sienne puis, soudainement, à la manière d'un petit animal à découvert, il recula vers la porte et envoya un sourire pudique à tous ceux qui étaient présents dans la pièce.

— Pelham est la seule personne décente de tout l'immeuble, dit Samuel.

— Tu veux dire qu'il est la seule personne que t'arrives à impressionner, intervint Paul. Bon, je suis fatigué de rester ici à rien faire. Ça manque de vie, cette soirée. Il faut qu'on célèbre l'arrivée de Steve. On a besoin d'alcool. Faudrait qu'on aille au *speakeasy*.

— Qui va s'occuper de payer? demanda Raymond.

— Qui? répéta Paul. Eh bien, Steve, évidemment. C'est une célébration en son honneur, et en plus il a sûrement de l'argent.

— Mais... protesta Samuel.

— Mais rien du tout, l'interrompit Paul. Attrape ton chapeau et ton manteau, Steve. Vous aussi, Ray et Eustace. Sam peut rester ici avec Pelham. Sans ça, il va gâcher la fête.

— Mais, supposons que j'ai envie d'y aller avec vous?

— Tu laisserais Pelham tout seul? Impossible, Sam. Je suis certain que vous avez une tonne de choses à vous dire. Et Pelham a probablement écrit des nouveaux poèmes aujourd'hui. Tu vois pas la lueur de la création dans ses yeux?

Durant tout ce déversement de niaiseries, Paul avait aidé Stephen puis Ray à mettre leurs manteaux. Et avant même qu'une riposte puisse se former, il avait poussé Stephen, Eustace et Raymond hors de la pièce, laissant Samuel et sa bouche ouverte à la merci du sourire de Pelham.

